

Sulmiste et Sergi : ou l'ami des enfans. / Par Mr. Desenfans.

Contributors

Desenfans, Noel Joseph, 1745-1807.

Publication/Creation

A Londres : [Imprimé à Londres, chez T.R. Delorme] chez Rob. Davis, Bookseller, the corner of Sackville street, Piccadilly. W. Owen, Bookseller, No. 11. Fleet street, near Temple-Bar. Jackson, Bookseller, the corner of Orchard street, Portman Square, Oxford Road. George Pearce, Bookseller, Near Hay Market, at No. 22. Piccadilly. Margaret Chastel, Bookseller, at the Golden Bible, in Compton street, near Soho Square, D. DCC. LXXII [1772]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/x574u8z4>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

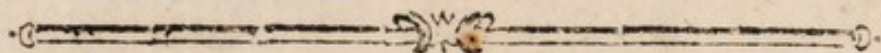
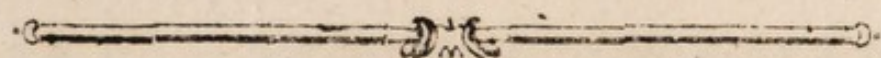
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

SULMISTE ET SERGI,

O U

L'AMI DES ENFANS.*Par Mr. D E S E N F A N S.*

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORAT.

*A L O N D R E S,*

Chez Rob. DAVIS, Bookfeller, the corner of Sackville street, Piccadilly.
 W. OWEN, Bookfeller, N^o. 11. Fleet street, near Temple-Bar.
 JACKSON, Bookfeller, the corner of Orchard street, Portman Square, Oxford Road.
 GEORGE PEARCE, Bookfeller, Near Hay Market, at N^o. 22. Piccadilly.
 MARGARET CHASTEL, Bookfeller, at the Golden Bible, in Compton street, near Soho Square.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30789692>



P R É F A C E.

*I*L y a quelques semaines qu'un pere de famille ,
me pria de lui tracer une feuille d'éducation pour
ses enfans ; je lui conseillai de se procurer
EMILE , mais il l'avoit vu , le trouvoit trop
diffus , & croyoit impossible de le suivre à beau-
coup d'égards ; j'étois persuadé qu'il y avoit dans
cet ouvrage des instructions d'un mérite supérieur ,
néanmoins j'entrai dans ses raisons , & me mis à
lui crayoner un plan.

J'avois déjà écrit deux feuilles , qu'il me restoit
beaucoup à dire ; j'imaginai alors que pour peu
que je continuasse mes réflexions , je pourrois
sans dépendre d'aucun auteur , glaner assez pour

former un petit volume. Je sais qu'on abonde d'ouvrages sur l'éducation & ne prétends pas y ajouter, j'en gémis au contraire, & voudrois qu'on les proscrivît pour leur substituer une méthode simple.

Je n'ai donc consulté que mon expérience : j'ai laissé LOCKE, tout excellent qu'il est, & n'ai vu TELEMAQUE, ainsi qu'EMILE, que pour les prescrire ; j'ai cru faire mieux de donner quelques pensées neuves si foibles qu'elles seroient, que d'en prendre chez de grands hommes, que je risquerois d'affoiblir ; j'en ai pourtant empruntées deux ou trois, & j'ai eu le soin scrupuleux de les nommer dans les notes ; parce que tout écrivain quel qu'il soit, doit être vrai & ne franchir jamais les bornes de l'équité.

Quant au style : le titre dit assez qu'on ne doit rien y attendre que de très-simple, j'entrerai même

quelque fois dans des minuties qu'on pourra à peine supporter, mais mon sujet l'a demandé ; il y a loin de l'enfant à l'homme ; il faut descendre dans son âge , prendre son caractère , entrer dans sa naïveté & en parler le langage ; ainsi tandis que d'autres courent la carrière de l'esprit , je me suis borné à puiser au cœur.

Peut-être serai-je blâmé d'avoir heurté de front à beaucoup d'égards , la maniere dont on élève les enfans ? Et puisse ma franchise ne pas me faire perdre la bienveillance que le public indulgent a daigné accorder à mes premiers ouvrages ? Mais j'ai écrit ceux-là au sein de ma patrie où j'étois aidé du conseil de mes amis : isolé ici , je n'ai eu de secours que de mon expérience & de mes foibles lumieres que je suis très-éloigné de donner pour infaillibles.



SULMISTE ET SERGI

O U

L'AMI DES ENFANS.

La simplicité plaît sans étude & sans art,
 Tout charme en un enfant dont la langue sans fard
 A peine du filet encor débarrassée,
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

BOIL. EP. IX.

CHAPITRE PREMIER.

Du plan de l'Education.

ENFLE' de quelques vaines connoissances,
 l'homme veut tout savoir & l'homme s'ignore
 lui-même, il se croit libre & il est chargé de
 fers, il veut perfectionner & il détruit, il veut
 tout soumettre & lui-même est soumis à un
 orgueil ridicule; jouet malheureux de ses
 passions, il rampe sous elles comme un vil

esclave, il en fuit la pente comme un aveugle; il s'avilit, se dégrade & se couvre d'opprobre pour leur obéir; il passe du courage à la foiblesse, de la confiance au soupçon, de la générosité à la perfidie: il blanchit le vice, il noircit la vertu, & bientôt semblable à un léthargique il ne distingue plus l'un de l'autre; jaloux néanmoins de dominer sur tout, il prétend que ses fantaisies fassent loi, il enfante des modèles, il parle; l'orgueil élève sa voix séduisante, on l'écoute & bientôt on va jusqu'à adopter les systèmes trompeurs qu'il propose pour l'éducation.

Mais que ne se borne-t-on à ceux de quelques grands maîtres qui en ont senti toute l'importance? Ils s'y sont appliqués sans relâche, & leurs travaux assidus nous ont laissé de quoi faire des hommes de bien, des hommes aimables & vertueux: que veut-on de plus? la voie la plus simple est toujours la plus sûre, & la main du sage, un guide qui ne manque jamais.

Le goût de la nouveauté, le désir d'avoir

des élégans , ont produit , on fait multiplier tous ces éloquens insensés dont les fausses & brillantes lumières empoisonnent l'éducation : c'est l'oreille qu'on leur prête qui nous fait inonder de toutes ces brochures dangereuses , où traitant de préjugés les principes les plus respectables , ils préparent le cœur à la perversité , & ouvrent aux enfans , le chemin du crime ; c'est cet accès flatteur , l'orgueil des pédans qui fait qu'aucun ne nous laisse en repos , & qu'il en est peu qui ne nous accablent de quelques volumes remplis de règles tortueuses ou de documens pernicioeux.

De tant de précepteurs & de préceptes , il naît une confusion d'où j'ai peine à me tirer : presque tous ont des sentimens divers ; tous parlent de vertu , chacun l'habille à sa façon ; leurs instructions ne finissent plus , sont difficiles à exécuter , fondées pourtant , si on les en croit , sur l'expérience , & la mienne m'assure qu'une méthode simple est la meilleure ; je ne suivrai donc qu'elle , & vous *Télémaque* , & vous *Emile* , monumens élevés à la

gloire de vos auteurs , vous ferez mes guides pour servir au bonheur de Sulmiste & de Sergi.

Je puiserai dans *Télémaque* des principes qui leur inspireront les vertus sociales , qui les prépareront à la sagesse , à la grande , à l'importante affaire de la religion ; & je prendrai dans *Emile* , d'excellentes leçons pour leur faire une constitution saine & robuste , & les amener peu à peu aux connoissances humaines ; c'est la main de ces maîtres qui tracera le plan de ma conduite , & je ne m'en écarterai qu'autant que l'exigeront les inclinations naissantes , l'humeur & le foible caractère de mes élèves.

Vous interviendrez aussi quelquefois à mon ouvrage , homme de bien , dont tous les soins se réunissent au bonheur de vos enfans ; & vous , tendre mère qui ne respirez que pour eux , vous leur consacrez plusieurs de vos momens ; ces momens seront employés à recueillir leurs caresses innocentes & à partager les vôtres ; à les écouter & à leur donner de l'émulation ; quelquefois ils répéteront devant

vous ce qu'ils auront appris, & vous leur prêterez un peu d'attention; c'est à vos yeux qu'ils sont flattés d'étaler leur petit savoir, & c'est de vous qu'ils veulent être applaudis; ce sont deux jeunes amans qui ne désirent de couronne que de la main de leur amante; leur cœur qui n'a point encore connu de vuide, est rempli pour vous d'un amour pur, vif, ingénu, de cette même tendresse que vous avez pour eux; vous faites leur bonheur, ils le sentent & n'aspirent déjà qu'à faire le vôtre; vingt fois en un jour, leurs mains innocentes vous caressent, ils vous serrent dans leurs foibles bras, leur bouche de rose vous couvre de baisers, & vous les en payez des vôtres; époux! heureux époux, goûtez combien ces momens sont délicieux: sentez-en tout le prix, savourez-en tout le plaisir; un jour vous les regretterez, & ce jour hélas! ne viendra que trop tôt.



C H A P I T R E I I.

De la naissance de Sulmiste.

LE Dieu de l'hyménée sembloit ne vous avoir point écouté , mais il ne tarδοit d'exaucer vos vœux , que pour vous faire sentir tout le prix de sa faveur ; déjà le dégoût & un secret ennui commençoient à vous dévorer ; bannissez la douleur homme heureux , la nature vous a entendu voyez ce nouvel être ce nouvel être est votre fils : c'est la chair de votre chair , c'est le sang de votre sang ; vous n'êtes plus seul , votre existence est divisée & va peut-être s'étendre à des créatures innombrables ; vous ne redoutez plus la mort : en limitant vos jours , elle ne peut détruire qu'une partie de vous-même ; vous existez dans un autre qui multipliera , & vous vivrez encore durant plusieurs siècles.

Oh ! que cette réflexion doit être douce au lit de la mort ; elle est due à tout pere , &

rien ne vient la traverser s'il est homme de bien : il a fourni sa carrière , & il l'a fournie avec autant d'honneur que de succès : il a satisfait aux vues de son créateur & rempli les tâches qu'il lui avoit imposées ; ce n'est qu'une partie de lui qui va cesser d'être à la société , & désormais il occupera deux places ; l'une au sein de son Dieu prix de ses vertus , & l'autre encore ici pour en être le modèle : il a vécu sans reproche , & va mourir sans regret.

Faux célibataires qui palliez vos vices sous ce nom, vous qui oubliant ce que vous fûtes , redoutez les enfans pour les soins que demande la foiblesse de leur âge, vieux libertins, que votre conduite a déjà punis tant de fois , où puiserez-vous de la consolation dans cet instant effroyable ? Vous allez finir ici , finir absolument , & il ne restera de vous à la société trompée que le tableau révoltant de votre perversité ; mais je vous laisse à vos remords pour m'occuper d'un spectacle attendrissant.

Sulmiste vient de naître , il est né nud , foible , indigent comme le fils du dernier des hommes , & comme lui il a besoin de tous les secours : mais c'est cet enfant le symbole de la misere , ou plutôt la misere même qui vient combler de biens & faire le bonheur de sa maison.

Je crois le voir remettre entre les mains de son pere ; il le bénit , il bénit la nature de lui avoir donné un ami ; il élève , il offre au ciel le présent qu'il vient d'en recevoir : ses yeux trempés de larmes se portent tour à tour sur la mere & l'enfant : pour la premiere fois il est agité de cette tendre émotion d'où naissent ensemble la crainte & la joie , il éprouve enfin le doux plaisir d'être pere.

Déjà la mere oublie ses douleurs pour se pénétrer , pour se repaître de tout son bonheur. Le nouveau né qui passe successivement des bras du pere aux siens , a déjà porté sur elle des yeux qui commencent à se familiariser avec la lumiere ; il modère ses cris , il développe , il étend

étend ses petits membres , & ses mains encore palpitantes semblent déjà vouloir se joindre pour lui rendre grace.

C H A P I T R E I I I.

Des premiers besoins de Sulmiste.

SULMISTE en naissant a contracté tous les besoins , il lui faut tous les secours : nous les avons reçus & nous les devons aux autres ; quoiqu'on dise de l'indolence des femmes , je ne puis croire que mere ait jamais refusé par paresse , de nourrir son fils ; l'auteur de la nature a attaché un plaisir si doux à ce saint emploi , que tous les soins qu'il demande sont payés avec usure ; c'est sans doute la fanté délicate de plusieurs femmes , leur état , les embarras domestiques , qui ont mis tant en vogue la coutume des nourrices , & quelquefois c'est un bonheur pour l'enfant : Sulmiste en aura donc une , si sa mere ne peut le nourrir , & il n'est pas douteux qu'on emploiera

toutes les précautions pour faire un bon choix ; mais il s'agit de savoir si elle le nourrira en ville ou à la campagne.

Il est hors de doute que l'air de villes n'est pas à préférer , mais il est dur d'éloigner déjà de la maison paternelle , celui qu'on y a désiré par tant de vœux , qu'on y a attendu avec tant d'ardeur : & de combien d'inquiétudes le pere & la mere payeront-ils cette séparation ! On la veut cependant , & je la suppose indispensable ; eh bien ! on portera Sulmiste à la campagne , mais quoique destiné à devenir son gouverneur , je ne l'y suivrai point avec celui d'Emile. (*) Ce n'est

(*) Quelque cas que je fasse des instructions de M. Rousseau, je ne les suivrai point toutes à la lettre; en effet , mon imagination m'a quelquefois conduit dans la maison champêtre d'une nourrice pour y découvrir le précepteur. Quelle y est sa contenance ! quel rôle y joue-t-il ! il y gêne , il y embarrasse : . . . si on juge à propos de placer un surveillant chez la nourrice , qu'on choisisse dans son domestique quelque fille dont le zèle & la fidélité soient connus & qu'on l'y envoie :

pas au berceau qu'on apprend à penser : d'ailleurs il faut laisser au moins quelque tems , les enfans être enfans.

La femme saine , douce & soigneuse qu'on lui a choisie , doit être le premier précepteur de Sulmiste , & je ne le deviendrai que lorsqu'il aura trois ou quatre ans ; puisse la nature dans cet intervalle lui donner un frere ! c'est une des plus grandes faveurs qu'il en obtienne jamais ; c'est un ami , c'est un compagnon de plaisir & de peine qui le suivra dans tous les âges : ils se feront un appui l'un à l'autre , c'est ensemble qu'ils supporteront mieux les infirmités de l'enfance , c'est ensemble qu'ils apprendront plutôt à penser , à connoître , à sentir ; leur éducation en vaudra davantage , fera moins tardive & plus agréable pour moi.

loin d'y être incommode, elle y fera utile ne fut-ce que pour la propreté du nourrisson ! C'est aux femmes seules que la nature a commis les premiers soins des enfans , & la moins experte en cela , l'emportera toujours sur l'homme le plus habile ; un précepteur chez une nourrice , y est bon tout au plus à bercer l'enfant.

C H A P I T R E I V.

Du choix d'un Gouverneur.

Tous les vœux que j'ai formés pour Sulmiste , sont exaucés ; le ciel lui a donné l'ami que je lui desirois , & tous deux sont échappés aux premiers dangers ; ils ont été nourris , sevrés , inoculés avec succès , (*) & Sergi quoique d'un tempérament plus délicat , n'est ni moins sain ni moins bien portant que son frere ; il passe sa troisieme année , & Sulmiste touche d'abord à sa quatrieme : âge heureux ! âge où l'ame neuve est susceptible des impressions du bien , parce que rien encore ne la retient captive ; âge où le naturel va percer l'écorce & développer le caractère , âge où commencent à se former les vertus & les vices de l'homme.

(*) Je ne fais point ici une regle de l'inoculation : on fait assez à quoi s'en tenir aujourd'hui , & on n'ignore plus si elle est un bien ou un mal.

Déjà depuis deux ans, la nourrice a ramené en ville Sulmiste & Sergi ; tous deux sont vifs, enjoués , fémillans comme tous les enfans de leur âge ; ils commencent à épeller , c'est tout ce qu'ils savent , ils savent assez.

C'est à présent qu'ils vont être sous mon empire , si je dois me servir de ce terme , c'est à présent que va commencer le grand ouvrage de leur éducation , cet important ouvrage qui décidera en quelque façon du bonheur ou du malheur de leurs jours.

Ah ! quand je songe à l'influence qu'a sur le sort de son élève, la conduite d'un gouverneur ; quand je réfléchis qu'un jour peut-être, il en fera accablé de reproches, quand je pense aux qualités , aux vertus réunies que veut cet état tout simple qu'il est , quand j'observe qu'em-maillotté moi-même de tant de passions, je dois apprendre aux autres à s'en garantir , comment puis-je prendre en main les rênes d'une éducation ? il faut sans doute , il faut que je m'étourdisse sur les difficultés que j'aurai à franchir : puissent au moins mon

zèle, mon amitié suppléer aux vertus dont je manquerai !

Quoiqu'il en soit ; prévenus en ma faveur, les parens veuillent me confier Sulmiste & Sergi ; je fais à quoi je leur suis destiné, mais on se garde d'abord de leur en laisser rien appercevoir ; on ne le leur annoncera point sur-tout par la harangue que d'autres peres font à leurs enfans en pareille occasion, en leur disant qu'il leur donne un maître à qui ils seront désormais obligés d'obéir en tout, sous peine de punition ; qu'ils doivent l'écouter, le respecter. . . . Le respect en effet les éloigneroit bientôt de moi pour n'en rapprocher que les yeux baissés & avec crainte.

Je prendrai donc une marche opposée ; je veux que Sulmiste & Sergi, fassent eux-mêmes choix de moi pour les gouverner, qu'ils me regardent, non comme un maître, mais comme un ami, & que l'empire que je vais contracter sur eux, soit une grace qu'on leur accorde, aussi fera-ce l'empire de la douceur !

Introduit dans la maison , je gagnerai d'abord leur attachement par un air ouvert & joyeux , par quelque complaisance ; en peu de jours le plaisir me les unira davantage , ils commenceront à ne me quitter qu'à regret , & bientôt vous les verrez vous faire la demande dont vous projetiez de leur faire un commandement.

C H A P I T R E V.

De ce qui constitue la bonne éducation.

LEUR choix est fait , je suis à eux & ils sont à moi ; c'est le penchant du cœur que nous avons suivi en nous vouant les uns aux autres : l'intérêt , l'orgueil , l'avarice , ces nœuds ordinaires des ames communes , n'ont point eu de part à notre petit contrat , & n'en altéreront pas la teneur ; l'attachement réciproque , la sincérité , le desir de nous plaire , le zèle , la douceur vont cimenter notre union naissante , & la sainte amitié dont

leur candeur est l'emblème , fera le premier mobile de toutes nos actions.

J'ai connu beaucoup d'enfans , & d'après la maniere dont je les ai vu élever , je ne me diffimule pas qu'on croira impossible d'allier à leur âge le sacré caractère des vertus que je leur prête ; mais l'opinion ne détruira point mon systême , & ne les en rendra pas moins susceptibles.

Si j'en excepte le germe de l'amour propre, je ne vois dans l'homme naissant , de penchant décidé pour le vice plutôt que pour la vertu : son cœur est un thermometre qui hausse & baisse selon les degrés de l'imagination & de l'exemple ; c'est l'exemple souvent qui fait ses inclinations , ses mœurs , qui les fixe , qui les rend variables ; l'exemple donc n'a pas peu de part à sa corruption.

Oui , c'est en s'identifiant avec les usages & les vices d'un siècle pervers , que l'homme fouille sa premiere origine , & qu'il devient un monstre composé de mille défauts pris çà

&

& là ; (*) originairement il étoit simple , ingénu , il ignoroit l'art de se déguiser , il voit le monde & bientôt son cœur est un abîme que rien ne peut fonder ; bientôt c'est un camaléon qui prend toutes sortes de couleurs.

J'ai trouvé des enfans de quatre à cinq ans, envieux , menteurs , cruels , opiniâtres ; & j'en ai vu d'autres du même âge , bons , sincères , modérés & bienfaisans ; le mal qui s'infinue chez l'un , ne pose pas chez l'autre une barrière au bien.

On croiroit que nous naissons méchans parce que souvent on nous voit tels dans l'enfance, mais cette méchanceté que la raison détruit quelquefois , est presque toujours le fruit du premier exemple & de la mauvaise forme de notre éducation ; chacun est ébloui de son fils , chacun veut faire de lui , un petit chef-d'œuvre , & finit souvent par en faire un sot & un pervers.

C'est en grondant trop , c'est en prêchant

(*) V. Car. de l'Am.

fans cesse aux oreilles d'un enfant , c'est en le frappant, c'est en exigeant trop qu'on n'obtient rien de lui , c'est à force de vouloir faire obéir qu'on est défobéi : celui qui régné par la violence & qui commande par la crainte, ne doit faire aucun fonds sur ses sujets.

Voyez ces écoles communes où le pauvre peuple est obligé d'envoyer ses enfans pour les premiers élémens de l'éducation ; un noir ignorant , un vieux pédagogue dont la mine refrognée n'annonce que trop la cruauté , y domine , le fouet & les verges en mains , sur une centaine de petits malheureux , victimes assurées de sa mauvaise humeur & de son imbécillité : qu'en arrive-t-il ? que les uns s'endurcissent aux coups , le bravent & se font au vice par opiniâtreté , & que les autres lassés d'une contrainte si gênante, ne le quittent jamais fans s'en dédommager par tout le mal qu'ils peuvent faire ; combien la fêrule de ces rustres pédans n'a-telle pas donné de suppôts à *Tyburn* ? (*)

(*) Lieu où l'on exécute les scélérats à Londres.

L'homme , ai-je dit , naît avec un grain d'amour propre qui lui donnera de la pente au mal s'il n'est corrigé de bonne-heure : travaillez-y donc , & faites de l'amour propre lui-même un instrument pour l'extirper.

Si l'enfant fait mal , ne commencez pas par l'étourdir , par le gronder avec sévérité : rien n'est stable chez eux , attendez , il fera bien l'instant d'après ; alors ne perdez point l'occasion , caressez-le , applaudissez-le , payez-lui son petit mérite : il n'est point assez mauvais juge pour ne pas discerner que l'action qu'il vient de faire est opposée à la première , & plus sensible à la louange qu'à la correction que vous lui auriez faite , il cherchera encore à s'en attirer d'autres.

C'est ainsi que peu à peu l'applaudissant sur tout ce qu'il fera contre l'amour propre , vous parviendrez à en arracher le germe ; je ne dis pourtant pas qu'il ne faille jamais user de correction , je fais trop qu'il y a des enfans avec lesquels il faut l'employer ; mais au préalable j'essayerai toujours la voie que je viens de prescrire.

Je me garderai d'enseigner une vertu en commençant à fulminer contre le vice opposé ; un *oui* est un *oui* chez les enfans , un *non* y est un *non* , & j'ai cru souvent remarquer qu'on leur apprenoit le mensonge en leur demandant s'ils ne mentoient pas lorsqu'ils disoient vrai.

C'est cette détestable méthode qui gâte , qui corrompt tous les enfans ; c'est à force de crier qu'ils sont vicieux qu'on les fait devenir tels ; sans cesse importunés , grondés , contrariés , ils feront bientôt contrarians , importuns & grondeurs.

Oh ! qu'un bon pere doit garder de circonspection dans le choix de celui qu'il veut faire présider à l'éducation de sa famille , tel paroîtra convenir parce qu'il est homme d'esprit : l'un a des vastes connoissances , l'autre n'a qu'un foible savoir , mais des vertus ; n'hésitez pas , celui-ci est votre fait : il tirera de ses vertus , un fond de patience qui doit être la base de sa conduite , il aura cette douceur qui doit caractériser un bon gouverneur ,

& s'il ne doue vos enfans de ce savoir éminent , l'éclat & le charme des hommes futiles , il leur inspirera la vertu , & à coup sûr la vertu vaut bien le savoir ;

Hommes mercénaires , ames de boue , qui courez de famille en famille offrir vos talens au dernier enchérisseur ; vous à qui les enfans font un fardeau pésant dont un intérêt sordide vous fait charger , puissiez-vous voir avorter toutes vos démarches ? c'est vous qui perdez les enfans par un caractère qui ne sympathise point avec le leur ; vous ne faites rien pour eux qui ne vous soit pénible , & rien de ce que vous faites ne leur est agréable ; que de pleurs vous leur coûtez & que de peines ils vous coûtent ! vous êtes leurs tyrans & ils sont les vôtres. Pour prendre en main l'éducation d'un enfant , il faut l'aimer , l'aimer pour lui-même , en être aimé , ou s'en éloigner.



C H A P I T R E V I.

De l'attachement des enfans.

Tous nos vœux désormais feront de remplir ceux d'un pere & d'une mere adorés ; le désir, , le zèle de leur plaire , & un attachement réciproque nous conduiront mes élèves & moi dans tout ce que nous ferons.

Je déchire le voile de toute illusion , & ne m'en fais point une sur les qualités du cœur que je leur donne ; je sens assez qu'elles ne seront point l'ouvrage du premier jour ; mais j'ai lieu de croire qu'il m'en faudra peu pour les en douer. On contracte quand on se dirige d'après la foiblesse de leur âge , quand on y descend , quand on s'applique à étudier , à pénétrer leurs inclinations naissantes , on contracte , dis-je , une maniere simple de conduire à son gré les enfans , & il n'est rien qu'on n'en fasse avec de la fermeté , de la patience , & de la douceur.

Malheur donc , malheur à l'ame petite & vaine qui croira romanesques , le tendre attachement & la douce amitié dont je prétends jouir dans Sulmiste & Sergi ; en effet , quoi de plus naturel que de s'attacher à qui s'attache à nous ? & n'est-ce pas à cet âge heureux que le naturel fuit sa pente ?

Voyez ce *prince* de nouvelle date , voyez cette petite *excellence* , qui s'enfle comme la grenouille de la fable , voyez tous ces demi-grands : on ne trouve chez eux qu'un attachement simulé ; enfans ils étoient amis sinceres , mais aujourd'hui la corruption de la vanité les assujettit à tous ses penchans , & leur grandeur insensible n'ayant qu'elle pour objet , ne fait jouir ni souffrir dans les autres.

Je fais que mes élèves , incapables d'abord de raisonner beaucoup , n'auront pas pour moi cet attachement réfléchi qu'on trouve quelquefois dans l'homme fait ; mais à coup sûr le leur fera plus vif , & l'orage continuel des passions qui troublent , agitent & promènent le cœur de celui-ci , ne viendra point

l'offusquer ni en altérer la pureté ; la douce innocence au contraire le fera croître de plus en plus , & nous filera des jours nuancés d'or & de soie. Tout ce qui trouble , tout ce qui intimide , tout ce qui décourage ne fera point connu parmi nous ; en commandant , en obéissant , nous ne saurons ce que c'est que commander & obéir.

Ne prétendez , n'exigez rien par la force : rien n'est bien , rien ne flatte de ce qu'elle obtient ; c'est un dur plaisir que celui d'arracher un don regretté & mouillé de larmes ; je rejette toute obéissance , toute soumission où la volonté n'a pas de part ; quelque faible qu'il soit le seul tribut du cœur a des charmes , & j'aimerois autant qu'un enfant me refusât , que de le voir remplir ma demande avec du regret , des pleurs & du dépit.

Je n'ignore pas que flatter un mal c'est le nourrir , que par conséquent il est à craindre qu'en cédant aux enfans , on ne les rende opiniâtres , & qu'au lieu de déraciner on ne fasse éclore l'amour propre qui bientôt à son
tour

tour feroit germer & éclore d'autres vices ; auffi n'est-il pas dans mes principes de leur céder , & l'on verra comment fans ufer de rigueur , fans leur tirer des larmes , j'empêcherai qu'ils ne foient obftinés ; mais avant examinons fi je gouvernerai Sulmifte & Sergi fous les yeux de leurs parens , ou fi à l'imitation de quelques Français & de quelques Allemands , ils feront envoyés dans une académie où je les accompagnerai.

CHAPITRE VII.

Des écoles académiques , & leur origine.

AUJOURD'HUI fi vaine de fes lumieres , l'europe vivoit encore il n'y a que quelques fiécles dans l'ignorance barbare où elle étoit retombée ; les lettres n'y renâquirent qu'après que la chute du trône de Constantin eut porté en Italie les débris de l'ancienne Grece ; (*)

(*) V. R. disc. à l'acad. de Dijon.

& c'est dès-lors seulement que l'agrément & l'utilité des connoissances commencerent à se faire sentir , mais cette révolution ne se fit point tout à coup , & le flambeau des talens ne diffipa que peu à peu les ténèbres épaisses de l'ignorance.

Les hommes prirent goût aux sciences à mesure qu'elles germoient ; le doux besoin de se rendre sociables travailla à leur culture , & la vanité vint bientôt y prêter ses mains actives. Insensiblement il se forma des cercles où l'un aidant l'autre , on commença à les développer , & l'union alors devenant nécessaire , il se fit des partis auxquels préféroient ceux qu'on jugeoit les plus éclairés ; ces partis grossirent & se partagerent peu à peu.

Quelques-uns s'en détacherent , vinrent offrir leurs foibles connoissances à la jeunesse , & les parens à l'envi envoyèrent leurs enfans vers eux ; de là l'origine des écoles qu'on multiplia , & dont la réunion forma les uni-

versités , qui devenues un avantage commun au riche & au pauvre , crurent à mesure que les sciences firent des progrès ; mais ces mêmes universités dont l'institution étoit excellente , dégénérèrent avant d'être perfectionnées parce que les vices suivirent les sciences , & vinrent en saper les fondemens , de manière que plusieurs écoles aujourd'hui ne sont plus que des repaires de crimes d'où les enfans sortent souvent estropiés , & le cœur corrompu.

Il s'en faut pourtant que je veuille les blâmer toutes indistinctement ; il en est heureusement , il en est encore où regnent à la fois le bon ordre , la douceur , la propreté , il en est même beaucoup en Angleterre ; mais dans quelques états voisins , où presque toutes les écoles sont gratuites , les enfans y croupissent dans la crasse & le danger , parce que souvent ils n'ont pour maîtres que des moines pernicious , des hommes corrompus qui ne doivent qu'un léger compte de leur conduite à d'ignorans administrateurs toujours

occupés à piller les disciples & à s'engraïffer de la piété des fondateurs (*).

Aucun établissement néanmoins ne vaudroit ces fortes d'académies , si elles étoient gouvernées par de vrais amis de l'humanité , parce que le pauvre qui y vit avec le riche , sent le besoin du travail pour son avancement , & fait naître l'émulation par son activité.

Quoiqu'il en soit , Sulmiste & Sergi , si mon sentiment prévaut , seront élevés dans la maison paternelle ; cela est un besoin à mes principes , & c'est par là que je veux faire le bonheur commun de mes disciples & de leurs parens.

On ne fait pas jouir de ses enfans ; dès qu'ils sont nés , une femme vient les enle-

(*) Je fais qu'on a commencé dans quelques endroits à corriger les abus qu'on a laissé croître dans les administrations ; comment la politique d'un gouvernement a-t-elle jamais pu les tolérer ? Celui qui les extirpera ne fera pas le moindre bienfaiteur de l'humanité ; en effet , qui ne sent que c'est de l'éducation que dépend le bonheur de la société ?

ver , & à peine les a-t-elle rendus qu'on les met dans une école où l'éducation les retient jusqu'à douze à quinze ans : alors on les fait voyager , & au retour on finit par les établir : n'étoit-ce donc que pour l'orgueil d'un héritier qui fit vivre votre nom , que vous avez formé tant de vœux pour obtenir un fils ?

Voulez-vous jouir de vos enfans ? Voulez-vous qu'ils jouissent de vous ? Profitez de leur âge ; l'âge suivant ne viendra que trop tôt les éloigner de vous : faites-les élever sous vos yeux , prêtez-vous à les former , formez-les sur votre exemple , l'exemple est tout pour eux , attachez-vous-les par les nœuds étroits de la tendresse & de la reconnoissance , apprenez de bonne-heure la voix du sang à parler , faites les être à présent ce que vous voulez qu'ils soient quand ils seront hommes.

Oh , qu'un enfant est d'une douce consolation à un bon pere ! à un pere ennemi du tumulte & de la dissipation. Il rentre : son fils s'empresse de courir à lui , & déjà ses caresses innocentes dérident ce front où la main pesante

des affaires avoit imprimé l'ennui & les soucis ; une faillie enfantine l'amuse , le distrait de l'anecdote d'une gazette calomnieuse ; bientôt il oublie son procès , ses avides avocats , son avare & lugubre procureur ; il dîne : la présence, l'entretien de son fils animent , égayent son repas : il jouit de lui , il en est adoré , il l'aime , il l'aime plus que lui-même , il prend garde seulement de n'en point faire une idole.

C H A P I T R E V I I I .

Des alimens convenables aux enfans.

MON premier soin , en me chargeant de Sulmiste & de Sergi , sera de travailler à leur santé , & une de mes veilles principales à leur faire un tempérament robuste ; ah , combien d'enfans ont été moissonnés par la première chaleur , ou le plus léger froid ? on ne sauroit compter tous ceux qui périssent pour avoir été trop amollis ; mais s'il est dangereux de

les amollir , il ne l'est pas moins de vouloir en faire tout à coup de petits Hercules ; on ne peut les rendre robustes que peu à peu , & selon la complexion qu'ils ont reçue de la nature ; le choix des alimens n'y contribuera pas peu , & c'est ici où je ferai grand usage d'Emile ; je ne le suivrai pourtant point à la trace : j'aurai égard au climat sous lequel vivront mes élèves , & je ne leur donnerai point à boire l'eau froide comme à Emile , indistinctement dans la sueur , & dans le grand froid.

Une vérité importante que personne n'ignore , & dont très-peu font profit , c'est qu'aux enfans ainsi qu'aux hommes faits , la nourriture la plus simple & conséquemment la plus naturelle , est toujours la meilleure ; nous envions , nous admirons chez les rares vieillards de nos jours, cette frugalité , cette sage tempérance qui les a conservés , & nous ne pouvons prendre sur nous de les imiter ; en physique , comme en morale , on peut toujours corriger la corruption , mais quand elle

s'est accrue à un certain degré , il est presque impossible de la détruire , dès qu'une fois le goût est dépravé , on ne fait plus cesser d'être sensuel.

J'accoutumerai mes élèves aux alimens les plus purs, mais comme je les destine à vivre avec d'autres hommes , il faut lorsqu'ils partageront les douceurs de la société , qu'ils en partagent aussi quelques dangers ; je leur servirai donc quelquefois , mais avec précaution , de ces viandes , de ces mets , & de ces ragoûts épicés , qui rendent aujourd'hui si brillante la fortune des médecins ; je fais que c'est un mal , mais dans l'état actuel des choses , c'est un mal nécessaire , parce qu'on courroit trop de risque de les faire passer tout à coup d'une vie simple & frugale , à une table corrompue ; celui qui n'auroit jamais vécu que de fruits & de laitage , périroit bientôt , si on ne lui donnoit que de la viande & du vin : d'un extrême à l'autre extrême la progression doit être lente.

Mais si je leur passe l'usage de quelques-

unes

unes de ces viandes , il n'en fera pas de même des confitures , des marmelades , des macarons , de ces crèmes brûlantes & empoisonnées , de ces compottes qui épaisissent le sang & y portent le feu (*) : s'il est besoin

(*) Un enfant réunissoit tout ce que la nature peut donner à cet âge pour plaire ; je l'aimois beaucoup , il étoit en effet , trop aimable pour que tout le monde ne l'aimât pas ; son pere , homme de bon sens & bon pere à la fois , non pas de cette bonté aveugle qui tolere le mal , avoit ordonné expressement qu'on ne lui donnât jamais de ces friandises , mais il est impossible d'avoir sans cesse les yeux sur un enfant qui court , qui se dérobe : on lui en glissoit par-ci par-là , on alloit jusqu'à le laisser prendre du café , du chocolat , &c.

Un jour l'enfant se fit une légère brûlure à la main ; c'étoit peu de chose , mais les plus petites conduisent à de plus dangereuses : son domestique allemand des plus épais , étoit à le laver & s'obstinoit à passer du savon sur la partie offensée ; ce qui faisoit jeter à l'enfant les cris les plus perçans ; ému je vole vers mon petit bon homme , & le trouve dans un état affreux : la colere le suffoquoit , il étoit violet , il écumoit ; je l'appaisai , mais le mal étoit fait. La colere avoit allumé son sang déjà échauffé par tous les sucres qu'on lui avoit donnés ;

de les faire à ces friandises , j'attendrai qu'ils soient plus forts , mais à cet âge ci le danger est trop proche & trop évident. On imagine être bon , on croit aimer les enfans en leur donnant de ces sucres de toute espèce ; on les empoisonne , on les tue : un fruit sain , une pomme , une orange leur feroit autant de plaisir , & éviteroit toutes ces visites de docteurs & d'apothicaires qui viennent parer les cheminées de petites bouteilles bien payées ,

dès le même soir il sentit un mal de tête , & le lendemain le petit malheureux avoit une fièvre violente ; le médecin fut appelé , la maladie augmenta ; on le saigna jusqu'à trois fois & il n'y avoit point de changement ; on le saigna une quatrième , & une heure après je le vis à deux doigts de la mort. Enfin , soit par un bonheur particulier , soit par l'habileté du médecin , les symptômes du danger disparurent & on le tira d'affaire.

On voit aussi par cet exemple combien il est dangereux de vouloir l'emporter sur un enfant ; si c'est un mal de lui céder , c'en est un plus grand de le faire étouffer de colere ; il faut attendre que le sang soit calme pour l'amener à son tort.

& faire une pharmacie du corps de nos enfans.

Mes élèves mangeront de la viande à leur dîner , mais ils n'auront pour le souper que quelques fruits choisis , & au déjeûner du pain & du lait coupé avec de l'eau. En Hollande & dans d'autres parties des pays-bas , on donne aux enfans du pain & du beurre avec du thé , mais j'ai remarqué que ceux-là avoient l'air mal-sain & les dents gâtées , parce que la bile qui s'exhale s'y attache & les pourrit ; le thé deffèche la poitrine , ternit , brûle le coloris des enfans , & leur fait un teint basané , où le beurre converti en bile , vient bientôt se nuancer en un jaune sale.

La propreté à laquelle je veux habituer Sulmiste & Sergi , ne contribuera pas peu à leur bonne santé ; des enfans nés dans la misère il en périt un tiers par la mal-propreté : d'ailleurs c'est dès ce bas âge qu'il faut les accoutumer à être propres.



C H A P I T R E I X.

De la connoissance des Langues.

LES langues étrangères sont devenues aujourd'hui un des points principaux de l'éducation , & c'est par-là que je commencerai celle de Sulmiste & de Sergi ; on ne fauroit croire combien il importe de les leur enseigner dès les plus tendres années ; dans un âge plus avancé ils auroient contracté un accent dont aucun maître ne pourroit les dépouiller , & qui leur feroit corrompre tout ce qu'ils prononceroient.

C'est par cette négligence trop commune que bien peu de français parlent correctement une langue étrangere , & je remarque que les anglais , les allemands & les italiens qui commencent tard l'étude du français , ont une difficulté étonnante pour la prononciation , & n'y parviennent qu'avec beaucoup de peine ; *u* , *e* & *on* , sont des écueils qu'ils ne savent

franchir ; auffi prononcent-ils *Diou* pour *Dieu*, *pire* pour *pere*, *bonne* pour *bon*, &c. On fent affez combien cela eft défagréable , d'autant qu'avec moins de peine on auroit contracté une excellente prononciation fi on s'y étoit appliqué de bonne heure.

Un homme (*) autant connu par les qualités de l'esprit que recommandable par celles du cœur , me faisoit l'année dernière , l'observation la plus judicieuse sur les langues ; à cet égard , me disoit-il , on ne tire pas affez de profit de la mémoire des enfans , & rien n'est plus aisé que de leur en apprendre deux ou trois à la fois fans la moindre contrainte : ce qu'il appuyoit d'une remarque qu'il avoit faite en Suisse.

„ Dans quelques cantons , disoit-il , nous
„ avons des villages peu distans les uns des
„ autres , dans chacun desquels on parle un
„ langage , c'est-à-dire , un patois différent ,
„ & néanmoins il n'est presque pas d'enfans

(*) M. P---t---p---re.

„ qui n'en sachent trois ou quatre ; amis &
„ voisins ils sont tous les jours réunis par
„ quelque jeu nouveau qui les rend les uns
„ aux autres des maîtres habiles & commodes.

Seroit-il donc plus difficile d'apprendre au sein de sa maison , trois langues utiles à un enfant ? non sans doute , & si je veux que Sulmiste & Sergi parlent aussitôt l'Anglais & l'Italien que le Français , il suffira que je leur donne une garde anglaise (*) & un domestique italien. Je ne dis pas qu'ils excelleront tout à coup dans ces langues , & je ne prétends de les y perfectionner que plus tard ; mais ils en contracteront suffisamment l'oreille pour ne jamais les parler durement , & c'est tout ce que je demande.

N'allez pas craindre qu'en les enseignant de cette manière , on surcharge leur mémoire , & que pour avoir voulu les rendre trop habiles , ils finissent par ne rien savoir ou à ne parler qu'une langue mixte ; cette confusion

(*) En Angleterre on l'appelle aussi nourrice.

pourroit être le fruit des leçons pédantesques données à un enfant qu'on cloue à une table & qui les reçoit en pleurant, car il est presque aussi difficile d'empirer sur la mémoire que sur la volonté ; mais ceux-ci n'auront connu ni la contrainte ni le dégoût , ils auront tout appris par routine & en jouant ; ils n'auront reçu de leçons que du besoin & du plaisir , & combien les progrès ne sont-ils pas rapides sous les auspices de ces deux grands maîtres ? Il en est assez d'exemples , & il suffira que j'y en ajoute un ; je le tire de mon expérience.

Il n'y avoit que peu de jours que j'étois arrivé en Angleterre , lorsque M. le comte de M * * * me chargea de l'éducation de ses deux fils ; tous deux parloient l'anglais & assez d'allemand pour demander le nécessaire ; mais je ne savois ni l'un ni l'autre , & ces enfans ignoroient jusqu'au moindre mot français : je crus qu'isolé avec eux j'aurois beaucoup d'embarras & besoin d'une grande patience pour y soutenir ; l'événement néan-

moins & un succès inattendu vinrent bientôt dissiper ma crainte & me tromper agréablement.

C'étoit à la fin du printemps, & nous allions passer l'été à la campagne ; il semble que là , loin de tout tumulte , toujours gai , toujours content sous un ciel serein , on fasse mieux tout ce qu'on entreprend. Je commençai à me concilier l'attachement de mes petits élèves par un air ouvert & joyeux , par quelque condescendance à leurs jeux puériles , en m'y prêtant , en les partageant même avec eux.

D'abord nous nous exprimions par signes ; il faut peu de chose pour faire rire les enfans, & on conçoit de quel amusement leur étoit cette nouveauté ; ils se firent à moi , en peu de jours nous devinmes inséparables , & c'étoit positivement à ce point là que je voulois les amener , persuadé qu'étant toujours ensemble , il seroit impossible qu'ils n'apprirent bientôt , comme je l'étois aussi qu'ils n'apprendroient rien , si on les faisoit rester avec moi de gré forcé. J'observai

J'observai de ne me servir d'aucun livre , parce que je favois que tout ce qui leur paroîtroit leçon , leur deviendroit accablant ; d'ailleurs l'usage n'en étoit ni nécessaire ni utile ; j'avois seulement la précaution de recueillir en mon particulier , les mots , les petites phrases que je leur apprenois , je les couchois par écrit , & dans l'instant je dirai quel en étoit le but.

Si nous étions au déjeuner , je leur présentois du pain en le leur nommant , (*) je leur disois *du lait* , ils répetoient ; je leur disois *de la crème* , & ils disoient *de la crème* , *de l'eau* , *une tasse* , &c. &c. au dîner je suivois la même méthode , & rien de ce qu'on leur servoit , n'étoit oublié ; cependant pour ne pas les embrouiller , j'avois soin de ne lâcher que

(*) Je fais que tous ces détails paroîtront minutieux & ne feront point goûtés d'un homme qui n'aime qu'à lire un roman tendre , une brochure amusante : mais ils sont trop relatifs au sujet dont je traite , pour que je les omette ; d'ailleurs j'écris pour les bons parens & ceux qui se préposent à l'éducation.

cinq ou six mots chaque fois , & afin de faire une vive impressïon , & qu'ils contractassent une bonne prononciation , je les répétois souvent , distinctement & à haute voix ; le tout pourtant d'un air aisé , fort indifféremment , comme si je m'étois peu soucié qu'ils m'écoulassent ou non ; j'affectois même quelquefois de ne pas les remarquer , lorsqu'ils me faisoient des signes pour me demander quelque signification , & ma feinte distraction , les obligeoient souvent à les réitérer.

Une chose contribua encore beaucoup à me les attacher dès le commencement ; c'est que quelque tems avant que je n'arrivassé à Londres, on les avoient retirés de l'école ; depuis lors , afin de ne pas les laisser absolument oisifs , & voulant les apprendre à lire , deux heures chaque jour , une vieille allemande les tenoient à la gêne , les yeux collés sur un parchemin aussi vieux qu'elle : heureusement mon nouvel état auprès d'eux , vint les délivrer de cette contrainte , & ce motif coopéra beaucoup à me les fixer.

Presque tous les enfans se lassent dans un endroit pour peu qu'ils y soient , & je ne craignois rien tant que de voir ceux-ci ennuyés , car alors ils ne profitent plus ; ne dites que trois mots , & dites-les cent fois à un enfant dont la nonchalance s'empare , qui commence à se courber paresseusement sur les chaises , qui s'étend négligemment sur un sofa , ou se laisse glisser sur le tapis , & cent fois vous perdrez vos paroles ; sa langue vous fuit machinalement , mais son esprit est ailleurs , votre voix se perd au bord de son oreille , & l'organe fatigué ne rend plus rien à la mémoire.

Pour obvier à l'ennui , j'avois soin de rester peu dans une place avec eux ; d'ailleurs mon système demandoit que nous en changeassions souvent , parce que de nouveaux objets nous étoient de nouvelles instructions ; une demi-heure dans la chambre , une demi-heure au jardin , autant à la promenade , autant pour y arriver : un matin s'est bientôt écoulé , & nous ne l'avons point perdu.

Ici ce font *des chaises , des tables , des portraits , une pendule , &c.* & nous avons nommé tout cela à plusieurs reprises ; là c'étoient *des papillons , des fleurs , des fruits , des bassins , des jets d'eau ,* par ici nous avons vu *des oiseaux , des chevaux , des bœufs , une riviere , &c.* tout enfin nous a fait profit , & loin de connoître la gêne , nous avons joué , nous nous sommes amusés , nous avons gagné bon appétit : en travaillant pour l'esprit , nous avons travaillé pour la santé.

Mais s'il arrivoit que le soleil fût trop ardent ou qu'il tombât de la pluie , alors il falloit rester à la maison , & ce n'étoit pas les jours que j'aimasse le plus ; néanmoins pour suppléer aux plaisirs de la promenade , je faisois naître quelques nouveaux jeux , j'inventois des amusemens. Par exemple , avec quelques branches d'arbre , un peu de lilas & quelques joncs entrelacés , ils avoient sur le champ un joli petit galetas ; quelques autres joujous , un lapin , des oiseaux , &c. les rétenoient paisibles & joyeux auprès de moi ,

mais enfin les enfans se lassent de tout , & quelquefois l'un d'eux me faisoit entendre qu'il vouloit aller vers sa bonne ; loin d'en paroître fâché , je lui fouriois , je fonnois & l'y faisois conduire à l'instant ; aussi ne tardoit-il pas à reparoître ?

En entrant dans sa chambre , la vieille se gardoit de le gronder , joyeuse même de le revoir , elle affectoit de le caresser ; alors tirant ses lunettes avec gravité ; elle alloit tranquillement ouvrir le redouté parchemin , & à cette vue terrible , mon petit bon homme effrayé revenoit à moi avec plus de vélocité qu'il ne m'avoit quitté, (*)

Sans cesse avec moi , le besoin , le plaisir tarderent peu à les familiariser à mon langage ; l'un vouloit une mouche , l'autre vouloit un papillon , aussitôt je les leur donnois en les

(*) J'ignore ce qu'on pensera de me voir rapporter toutes ces bagatelles ; j'ai même été tenté de les supprimer : mais dans un ouvrage relatif aux enfans , j'ai cru pouvoir citer des traits enfans.

nommant , & ils répetoient ; il en étoit de même s'ils défiroient que j'ouvriffe ou fermasse une fenêtre , que j'avançaſſe une chaise , que je leur fiſſe donner du pain , de l'eau , &c.

Mais ſi le jour ſuivant tandis que nous étions au jardin , il arrivoit que quelque papillon vînt encore pomper le ſuc des fleurs , & badiner d'un vol léger autour de nous , l'enfant qui le défiroit , avoit beau me harceler , me faire ſignes ſur ſignes , je feignois de ne pas l'entendre & regardois même du côté oppoſé ; moins je paroifſois le comprendre , plus ſon déſir augmentoit ; & plus il cherchoit à ſ'en rappeler le nom ; à la fin il le trouvoit , & dès qu'il avoit prononcé *papillon* , je tâchois de l'attraper & le lui portoſſe bien vite , en criant encore *papillon papillon* , ainſi du reſte.

Par cette méthode ſimple & aiſée , en quinze jours ils commençoient à m'entendre , & au bout de fix ſemaines ils en ſavoient aſſez pour que nous puiſſions écarter tous les ſignes ; il eſt vrai que ces enfans étoient doués d'une

mémoire excellente : on n'y imprimoit point en foibles caractères , on y gravoit , & tout ce qui s'y gravoit , se gravoit dans l'acier.

Mais ce qui contribuoit encore à la rapidité de leurs progrès , c'étoit l'émulation qu'on leur donnoit. Souvent je prenois le papier où j'observois de marquer tous les soirs ce qu'ils avoient appris pendant le jour , & en présence de leurs parens , je lisois les phrases qu'ils favoient ; ils les traduisoient en anglais & les répetoient ensuite en français ; alors leur petit savoir d'autant plus louable qu'on ne l'avoit point commandé , étoit payé d'éloges & des baisers qui faisoient croître leur zèle , de façon qu'en trois mois ils parloient passablement bien le français , & récitoient joliment beaucoup de vers.

C'est ainsi , ou à peu près d'une manière égale que Sulmiste & Sergi apprendront les langues étrangères , & j'ai lieu de croire qu'ils y feront aussi des progrès , parce que j'éloignerai d'eux toute espèce de contrainte ; la contrainte est l'antidote souverain du savoir ,

car elle enfante le dégoût, & le dégoût est l'aimant de l'ignorance.

CHAPITRE X.

Des principes de lecture & d'écriture.

MES élèves auront appris les langues en jouant, si je dois ainsi parler, mais ils ne pourront apprendre de même à lire & à écrire, & cette espèce de dissipation où je les aurai laissés, ne deviendra-t-elle point un obstacle à la connoissance de ces premiers élémens ? J'ai préssenti cette difficulté, mais loin de me rebuter, j'ai cru pouvoir l'applanir.

Les enfans ressembtent aux hommes : le merveilleux & la nouveauté les amusent ; l'explication d'un tableau, une scène, une fable intéressante, un conte ingénieux, tiendront quelque fois mes élèves dociles à mes cotés, & je saisirai ces occasions pour les amener à mes vues.

Mes

Mes récits leur plairont , & souvent ils m'importuneront pour que je leur en fasse d'autres ; l'enfant qui a joué , qui s'est lassé à courir , ne demande qu'à être tranquille , mais en reposant , il veut encore être amusé , & il fera de même dans tous les âges. L'homme , qui va acheter l'appétit au travail , à la course , à la paume , n'est pas satisfait quand il rentre : son corps fatigué , se refuse à de nouveaux exercices , mais si le sommeil ne vient pas encore lui verser ses pavots , son esprit toujours inquiet , toujours avide , s'abat , se flétrit à moins qu'il n'en trompe l'ennui par l'illusion de quelque spectacle , d'un jeu , d'une lecture , &c. étrange misère ! le cœur humain porte un vuide étonnant , un vuide affreux que rien ne peut remplir ; si l'homme ne s'occupoit l'esprit pour y faire diversion , si l'homme n'avoit l'espérance , l'homme feroit de tous les êtres , l'être le plus malheureux.

Il arrivera donc souvent , que Sulmiste & Sergi se rangeront près de moi pour s'amuser

de quelques fables , & je mettrai ces momens à profit pour leur apprendre à lire; à cet effet, j'aurai un recueil de fables & un volume d'histoire embellis d'estampes , ce qui fera encore que de cette maniere ils connoîtront , la fable & l'histoire aussi vite qu'ils sauront lire ; chaque figure excitera leur curiosité, ils dépendront de moi pour la satisfaire , & alors je n'oublierai pas de leur faire sentir combien il leur seroit plus agréable de ne dépendre en cela que d'eux-mêmes.

Loin de les effrayer par ces phantômes de difficulté qui rebutent tous les enfans , je les encouragerai au contraire par l'appas d'un succès prochain dès qu'ils auront commencé ; je suis persuadé qu'ils en feront l'épreuve. L'aiguillon de l'éloge & l'amorce du plaisir feront le reste.

Si je les vois quelquefois attachés à l'explication d'une estampe qui leur paroisse plus intéressante qu'une autre , je n'irai point jusqu'au dénouement ; à l'endroit le plus curieux , une affaire pressante m'appellera , il

faudra que je les quitte , & je laisse à penser , si mes petits amis trompés s'évertueront pour achever ce que je leur aurai ébauché.

Des entretiens tenus en leur présence sur la nécessité , sur l'avantage de l'écriture , les piqueront souvent d'émulation ; mais s'il arrivoit que l'un ou l'autre y ait peu de goût , j'emploierai l'aiguillon du besoin , je ferai jouer les ressorts de quelque stratagème innocent pour l'y amener.

Un ami commun de la maison , lui fera une invitation avec prière d'une réponse , & le domestique que j'aurai chargé de la lettre ne viendra l'apporter qu'au moment où nous serons en compagnie ; Sergi s'entend nommer , & je le vois rougir jusqu'aux yeux : une lettre de Mr. S* * ? Quoi ! pour Sergi ! Le pauvre enfant tout émû , tâche de la déchiffrer , & la montre en confidence à son frère , mais il faut une réponse , voilà le point critique ; il souffre , il a honte de ne pouvoir y suffire , il sent le besoin , & ce besoin une fois senti , lui fera plus d'impression

que toutes les remontrances fastidieuses dont j'aurois pu l'étourdir.

CHAPITRE XI.

Des sciences ; & des talens agréables.

LE cours de la vie humaine est si limité , qu'il faut commencer de bonne heure , si l'on veut vivre un peu ; une éducation que la négligence , que la paresse rendent tardive , fait souvent perdre à l'homme le printemps de ses jours ; mais si c'est un mal réel que de retarder l'éducation , c'en est un autre de la presser , & la nature a défendu qu'on la prématurât ; économe & libérale à la fois , toujours clairvoyante , toujours sage , toujours admirable dans ses vues , elle a voulu qu'on fût long-temps enfant avant d'être homme , & afin qu'aucun ne pût franchir sa loi , elle les a tous enveloppés de ténèbres , dont ils ne sortent qu'à mesure qu'ils deviennent tels ; tenter de les dissiper plutôt , c'est forcer

la nature , c'est vouloir d'une jeune plante , un fruit dont la terre ne lui a point encore donné le suc.

J'ai dit qu'il falloit faire être les enfans ce qu'on vouloit qu'ils fussent étant hommes , mais c'est à l'égard des vertus ; les vertus sont au cœur , les connoissances sont à l'esprit , & l'esprit ne les acquiert que peu à peu , selon que la main de l'âge déchire le voile épais sous lequel la nature les lui avoit cachées ; gardez-vous donc de parler aux enfans de philosophie , de métaphysique & en général de toutes ces sciences abstraites , jusqu'à ce que le flambeau de la raison l'éclaire pour vous y suivre.

Voyez l'ouvrage de ces hommes vains & sensuels , de ces hommes dépravés à qui il faut de la glace en été , des fleurs & du fruit en hiver ? Pour eux on confond les climats , pour eux on change les saisons ; une pluie d'or , de cet or qui leur coûte tant de crimes , force la terre à produire malgré elle , mais déjà épuisée de sa bienfaisance , qu'elle pro-

duction en arrache-t-on ? Quelques fraises sans faveur , une rose pâle & sans odeur ; le rosier , les fraisières en périront peut-être : n'importe ! L'homme a contrarié la nature , la nature lui a obéi , son orgueil est rassasié , cela lui suffit , il est content.

Méprisez souverainement cette dépravation , & toujours fidèles à ses principes , suivez la voie que vous a tracée la nature pour en conduire vos enfans ; ne tentez point chez eux de production forcée , cultivez leur esprit selon leur âge , faites-le fleurir & mûrir en saison.

Sans que j'accable à présent , Sulmiste & Sergi d'un fardeau de sciences inutiles , ils ont à parcourir une carrière assez vaste où l'oisiveté n'entrera point avec eux ; les besoins multipliés qu'on ajoute tous les jours à l'éducation , ne leur donnent que trop à s'occuper ; il faut les livrer aux talens agréables , il faut que tout ce qu'on nomme la main des grâces vienne les façonner , & ces agrémens futiles mais nécessaires aujourd'hui , exigent tous beaucoup de tems.

Je ne leur consacrerai pourtant point entièrement celui de mes élèves ; je consens qu'on leur montre à dancier , qu'on leur apprenne le dessin , qu'on commence même à leur donner des principes de musique , &c. Mais je n'accorderai à ces talens qu'un tiers de leurs momens , j'en employerai un autre au grand ouvrage des vertus , à mettre à profit l'étude que j'aurai faite pour eux dans *Télémaque* , & je reserve le troisieme à la géographie , à l'histoire , au latin même , si tant est que cette langue qu'on cultive toujours & qui sert si peu , doive leur être apprise.

C H A P I T R E X I I .

De l'autorité du Gouverneur.

ON prétend qu'un pere en confiant au gouverneur l'éducation de ses enfans , doit aussi lui confier son autorité : soit , mais c'est à quoi je ferai le moins d'attention, & contraire à beaucoup d'autres , c'est ce dont je vou-

drois que mes élèves ne fussent pas bien persuadés , ou du moins dont ils ne se souvinssent pas toujours.

Je fais que s'il n'étoit à moi que de les flatter , je ferois bientôt esclave à leurs yeux , ou qu'ils me croiroient leur tyran si je n'avois que le droit fatal de les réprimander , & si mon pouvoir devoit être limité à l'un de ces deux ; je voudrois être tout puissant pour faire le bien & impuissant pour faire le mal , si on peut nommer tel la correction. Je conçois pourquoi on a voulu que les châtimens & les bienfaits fortissent de la même main , & je ne puis disconvenir que pour bien gouverner il faut avoir un empire absolu sur les enfans.

Mais que de peines ! que de contrariétés je me prépare si je fais sentir à mes élèves que j'ai plein pouvoir de leur permettre ou de leur refuser , de les conduire à mon gré ; combien de fois ne verseront-ils pas des pleurs pour m'attendrir , pour m'obliger de fléchir à leurs caprices ? Si une autorité limitée a ses inconvéniens , un pouvoir absolu n'a pas moins

moins les siens : un enfant d'ailleurs tout enfant qu'il est , n'obéit jamais à un étranger avec ce tendre dévouement qu'il a pour son pere ; parez-vous de son autorité tant que vous voudrez , jamais l'enfant ne rendra à l'image la soumission qu'il doit à l'original.

Voyez un homme (*) qui commande dans une province au nom de son souverain : organe des volontés de son maître , il les rend avec fidélité & obéit en voulant faire obéir ; mais en passant par sa bouche , les ordres semblent avoir changés , on les croit exagérés & ne sont bientôt à tous les yeux que des vexations , des rapines , des cruautés ; le monarque paroît : les esprits changent à l'instant, sa présence fait éclore la sérénité sur tous les visages , & tous les cœurs volent au devant de lui ; il exige peut-être trois fois plus que n'avoit fait son ministre , n'importe ! On n'y voit rien de trop ; il est maître ; son air af-

(*) Pour des enfans je prens ma comparaison d'un peu haut , l'orgueil n'en sera-t-il pas choqué ?

fable & majestueux à la fois inspire la soumission , tous s'empressent à lui obéir.

Au commencement que je ferai avec Sulmiste & Sergi , j'observerai de ne pas me servir de toute mon autorité ; s'ils manquent , je laisserai à leur pere de les gronder , il arrivera même que je le ferai quelquefois quand ils l'auront mérité ; ce nouveau système frappe sans doute & paroît étrange au premier coup d'œil ; mais si on l'envisage de près , si on l'analyse , on trouvera que loin d'être ridicule il produit d'excellens effets.

Si je commençois , par exemple , à sévir , à me roidir contr'eux à chaque instant , les enfans me haïroient , & c'est alors que je n'en pourrois rien faire ; mais si leur pere , lorsqu'ils auront manqué , les réprimande & affecte en leur présence de me réprimander aussi , ils sentiront qu'il n'est point en mon pouvoir de leur laisser faire ce qu'ils veulent , au lieu qu'ils me harceleroient & pleureroient sans cesse , s'ils croyoient que cela dépendit de moi.

C'est de cette maniere que fans m'obstiner contre un enfant , fans le faire pleurer , je l'accoutumerai à céder ; s'il est prêt à faire mal , je ne l'en empêcherai pas avec une menace severe , par l'ordre orgueilleux de m'obéir ; si l'enfant m'aime , j'en obtiendrai plus en lui opposant la volonté de son pere & en lui rémémorant les disgraces dont je suis menacé.

Quoique j'en dise pourtant contre l'autorité absolue , je suis loin de vouloir la proscrire , je fais trop qu'il est des circonstances où il faut qu'on l'employe , & on juge bien qu'au lieu de rémontrances , je faurois m'en servir si l'un ou l'autre de mes élèves tentoit de s'exposer à quelque danger , parce que de deux maux il faut opter le moindre.

Ne frappez jamais les enfans , ou du moins ne les frappez que très-rarement ; il est une autre sorte de correction qui leur fait souvent plus d'impression que les coups ; je fais qu'il y a des parens barbares , des parens dénaturés qui font fouetter impitoyablement leurs

enfans par quelque domestique auffi inhumain qu'eux & qui fouvent se venge de ses maîtres sur leurs fils ; mais ceux-là me font trop d'horreur pour qu'ils soient mes modèles , & s'il arrivoit que l'un ou l'autre de mes élèves fît un cas qui méritât une punition de cette nature , elle se feroit sûrement par la main de son pere.

Mais je ferai en sorte qu'ils n'y soient point exposés , car je ne les abandonnerai jamais à eux-mêmes & dans les momens où je devrai m'en absenter , des yeux dont la fidélité me fera connue , les veilleront à ma place ; il est dangereux de laisser les enfans seuls , il l'est même d'y laisser l'homme ; l'homme ainsi que l'enfant n'est qu'un foible arbufte qui , s'il n'a un appui , courbe bientôt vers la terre.

Je ferai donc presque toujours avec mes élèves , & toujours gai & toujours d'un caractère égal , car rien n'éloigne tant les enfans qu'un visage refrogné : pour plaire il faut dérider son front , pour gagner les cœurs il faut sourire. Je les gronderai peu , je les frap-

perai encore moins , mais en les applaudissant sur tout ce qu'ils feront de bien , je les habituerai , comme je l'ai dit à éviter le mal , & l'expérience sur cela m'autorise à donner encore un exemple d'après les jeunes comtes de M***.

Quelques jours après que je fus avec eux , ils se querellerent à propos de je ne fais quoi : l'un vouloit une chose , l'autre la vouloit aussi ; comment faire ? l'aîné le fut bientôt & voulant faire valoir le droit du plus fort , se jetta sur son frere ; je les séparai à l'instant , mais la dispute n'en devint que plus vive & le résultat fut que j'avois tort.

Environ six semaines après , une autre contestation s'éleva encore , & l'aîné cette fois , prit si bien ses mesures que je ne pus l'empêcher de frapper son frere & de lui faire une égratignure au front. Je le regardai sans sévérité : la colere l'avoit rendu pourpre ; je sentis que ce n'étoit pas le moment de lui parler de son tort ; il me fixoit attentivement & je remarquai à sa contenance que pour avoir occa-

sion de pleurer , il attendoit que je le grondasse , mais je m'en gardai bien , je me tus & me mis à consoler le cadet qui pleuroit & répétoit continuellement qu'il le diroit à son papa.

„ Non , lui dis-je , votre frere est assez
„ fâché du mal qu'il vous a fait , il est bon ,
„ il vous aime , mais c'est qu'il est un peu
„ vif. “ A l'instant son projet de vengeance
cesse & il sonne ; que voulez-vous ? lui demandai-je , *c'est* reprit-il , *pour domestique venir & son peigne ranger mon cheveu , pour papa voir pas du sang à mon front & non fouetter mon frere.* A ces mots , l'aîné n'y tint plus : la douleur , le repentir succédent à sa colere : son petit cœur pressé de remords se brise & lui prête un torrent de larmes : il se dépouille de sa fierté , je le vois venir de son propre mouvement , se jeter aux genoux de son frere , & celui-ci vouloir l'en empêcher , l'embrasser & effuyer les pleurs. C'étoit à qui des deux s'avoueroit le plus coupable.

Cette scène peut-être , eut fait rire un au-

tre spectateur , mais elle produisit dans mon ame un effet opposé ; ce petit combat de générosité y fit une impression que je ne puis rendre , j'éprouvai l'émotion la plus tendre & je me surpris les yeux trempés de larmes , de ces larmes délicieuses qui sont si rares ; mais une réflexion amère les fit bientôt tarir ; je pensai aux hommes : l'animosité , la perfidie , la haine , la vengeance , tous ces vices qui fermentent dans leur cœur , vinrent s'offrir à ma vue , m'affligèrent & me firent rougir de ne plus être enfant.

C H A P I T R E X I I I.

De quelle maniere il faut habiller les enfans.

UN des plus grands , un des plus riches appanages qu'on puisse laisser aux enfans , c'est le goût de la modestie , car elle est la base d'une infinité de vertus , de ces vertus éminentes qui caractérisent l'homme de bien. C'est la modestie qui fit la puissance , la

vraie grandeur des nations les plus fameuses ; c'est la modestie qui sous Fabrice , maintint Rome libre , heureuse & triomphante ; mais dès qu'un faux éclat vint l'éloigner , Rome fût bientôt le théâtre de tous les crimes , Rome se vit en but à tous les maux , & cette même Rome , l'admiration , le modèle de tous les peuples , en devint le mépris & l'opprobre.

Consultez les annales des nations les plus célèbres ? la simplicité , la modestie firent leur force & y maintinrent l'abondance ; mais la même révolution y produisit le même effet , & les contrées les plus formidables ne tomberent sous le joug , qu'après que le luxe s'y fût introduit.

Mais pourquoi chercher dans des pays lointains , dans des siècles reculés , des exemples que nous avons chez nous ? La France , vaut-elle plus aujourd'hui qu'elle ne valoit sous Henry IV. eu égard aux maux qui venoient de la déchirer ? L'Angleterre est-elle plus puissante , qu'elle ne l'étoit il y a cent ans ?

ans ? Et le Hollandois (*) toujours modeste , toujours laborieux , craint-il ses voisins ?

Non : quoiqu'on ait écrit des avantages du luxe , il n'y a qu'une philosophie fautive & dangereuse qui puisse jamais l'appuyer ; d'où viennent en effet tous ces besoins factices dont nous sommes accablés ? N'est-ce pas le luxe qui les fait naître ? Il est donc le pere de la cupidité , & l'on fait de combien de vices la cupidité est la mere ; il n'est pas de crimes qu'on ne commette pour assouvir cette passion qui ne fauroit l'être & qui plus on lui accorde , devient toujours plus avide , plus altérée , plus cruelle.

(*) Les Hollandois passent pour avarés : il y en a sans doute parmi eux , & dans quel pays ne s'en trouve-t-il pas ? En général , les Hollandois sont plus économes qu'avares & savent être généreux à propos ; mais aux yeux des prodigues , aux yeux des gens de luxe , la simplicité est un crime révoltant ; tout ce qui n'est pas prodigalité , est une avarice criante.

Je croirai donc avoir fait beaucoup pour Sulmiste & Sergi , si je parviens à leur inspirer la modestie : mais cette vertu , ainsi que plusieurs autres , doit être enseignée de bonne-heure , & je commencerai par la plus grande simplicité dans leurs vêtemens. En Angleterre , où le luxe n'a point encore pénétré dans toutes les classes , on la conserve chez les enfans ; mais dans plusieurs autres états , comme si on craignoit qu'ils manquaient un jour de vanité , on les y habitue dès l'âge le plus tendre , en les habillant avec le même éclat & la même coquetterie qui régneront chez les hommes fastueux parmi lesquels ils naissent. Un habit couvert d'or & d'argent , une épée aussi longue que celui qui la porte , un feutre , une demi-livre de poudre & quatre onces d'orgueil , y font d'un enfant de sept ans , un petit gentilhomme , tout fat , tout sale & tout magnifique. (*)

(*) Je dis (sale & magnifique) car la propreté ne marche pas toujours avec le luxe ; les momens & l'argent qu'on donne à celui-ci , sont perdus pour l'autre ;

Mais outre qu'une parure auffi deréglée , auffi ridicule , prémature la corruption des mœurs , elle expose la fanté au danger , gâte le tempéramment & détruit la croissance. L'art a beau émailler de fleurs d'or & de soye , la baleine & l'osier dont on ceint le corps d'un enfant pour lui faire une taille élégante : l'or & la soie , si on l'y ferre trop , ne les lui rendront pas moins incommodes , & pouvant à peine respirer dans cette étroite prison , il tombera bientôt en langueur & bientôt pâle & livide , ce ne fera plus qu'un petit spectre à soulever tous les cœurs de pitié.

Ah ! que des personnes , nées saines & droites sont défectueuses aujourd'hui pour

observez une maison dont le maître est trop recherché dans sa parure , presque toujours les domestiques y sont sales , & n'ont qu'un habit en trois ans ; en effet , il faut bien que les galons du maître , s'épargnent sur quelque chose. Je fais qu'il n'est pas possible aussi d'être propre quand on est pauvre. La propreté ne régné souvent que dans l'heureuse médiocrité , tant vantée par Horace , AUREA MEDIOCRITAS.

avoir été mises à la gêne dans de riches habits , que d'épaules dérangées , par la main de la vanité , & combien d'hommes , son bras d'airain ne fait-il pas courber tous les jours sous une précoce vieillesse. La nature , n'entre pas dans vos modes , & n'obéit point à vos caprices comme les ciseaux du tailleur ; conformez donc vos vêtémens à la nature , puisque la nature ne veut point se conformer à votre luxe.

A mesure que mes élèves avanceront en âge , à mesure qu'en leur enseignant les vertus , ils apprendront par eux-mêmes à connaître & à mépriser les vices , je ne négligerai rien pour nourrir chez eux , le goût de cette sage simplicité que je leur aurai inspirée , un gouverneur qui aime sincèrement ses élèves , qui de leur intérêt , fait son intérêt , trouve souvent occasion de leur être utile , même dans les choses où il n'en est point d'apparence ; les momens , les circonstances lui fournissent quelquefois d'excellentes leçons , & rien n'échappe à son zèle. Je me

rappelle à ce sujet , un trait de bienfaisance que fit ainsi , comme je m'y attendois le moins , un des enfans qu'on m'avoit confiées.

C'étoit dans l'après-midi d'un beau jour ; je l'avois mené promener au parc , & nous en sortions par une des portes du palais St. James, quand un embarras que causoient quelques voitures , nous empêcha d'avancer ; la vue d'une femme à demi-masquée de deux doigts de fard , frappe tout à coup l'enfant que je tenois par la main , & effrayé il s'écrie , *bon Dieu ! Voyez cette dame , elle a le visage tout ensanglanté* , „ Ouï , lui repartis-je en souriant de son erreur , mais ce n'est pas de „ son sang , c'est peut-être du sang de quelque malheureux opprimé , & ce sang , „ mon ami , crie vengeance au ciel----*mais* „ *comment cela ?*“ je le lui expliquai , & quoique je parlasse à un enfant , je n'eus pas besoin d'en dire beaucoup pour lui faire sentir combien le luxe d'une classe d'hommes , coûtoit à l'autre.

„ Cette dame , continuai-je , s'en va sans

„ doute en spectacle , au spectacle : peut-être
„ qu'avant deux heures elle s'attendrira , pleu-
„ rera sur les malheurs de quelque famille ,
„ & cette famille fera l'image d'une autre ,
„ dont elle est le tourment & dont elle fait la
„ désolation ; mais quand le rideau fera tom-
„ bé , elle effuyera ses pleurs , oubliera les
„ maux dont elle est cause & n'en deviendra
„ pas meilleure ; ----- mais , reprit-il encore,
car les enfans font questions sur questions :
pourquoi cette dame porte-t-elle des diamans ,
puisque sa parure coûte tant de maux aux gens
dont vous me parlez ? Pourquoi ne les vend-elle
pas pour réparer ceux qu'elle leur a faits ? Pour-
quoi ne vend-elle pas les flambeaux que portent ses
*domestiques (*) , & qu'on brûlera sans doute*
inutilement lorsqu'elle reviendra ?

„ Mon ami , lui repartis-je , pour couper
„ court , tant que cette dame aimera le luxe ,
„ elle sera capable de tout le mal & incapable
„ d'aucun bien ; dans peu de momens,

(*) On se souviendra que c'est un enfant qui parle.

„ parce que votre cœur est pur & tranquille ,
„ vous goûterez les douceurs d'un sommeil
„ paisible , mais il n'en fera pas de même de
„ cette dame ; inquiète , agitée , elle se fera
„ conduire çà & là pour dissiper l'ennui , le
„ trouble qui la dévorent , & cette cire , ces
„ flambeaux qui coûtent tant , serviront à
„ éclairer ses chevaux comme ceux de beau-
„ coup d'autres qui se font traîner toute la
„ nuit , à ces heures indues , à ces heures de
„ crimes où les maîtres , les valets & les che-
„ vaux devroient reposer avec toute la na-
„ ture. (*)

Mes réponses avoient répandu sur l'ame tendre de cet enfant, une absynthe, une amertume que je lisois dans ses yeux & que je me proposois de dissiper dès que nous serions à la maison , mais le hazard y servit mieux que je n'aurois fait. Une pauvre femme étendue

(*) On prodigue la cire à éclairer les chevaux , tandis qu'il y a tant d'honnêtes gens qui n'ont pas d'huile à leur lampe.

dans la rue , le long du trottoir où nous marchions , acheva d'accabler le cœur déjà déchiré du petit bon homme ; il s'arrête : *voilà six sous* , me dit-il , *qui devoient servir à m'acheter un petit cheval ; je puis me passer avec un qui n'en coûtera que trois , & si vous voulez je donnerai les trois autres à cette malheureuse femme qui peut-être , est la mere de cette famille que persécute la méchante dame que nous avons vue.* „ Volontiers lui dis-je , ému de plaisir ; & à l'instant je vis que son bienfait dissipoit sa tristesse , je vis la sérénité renaître sur son front innocent. C'est le trait d'un enfant de six ans.---Hommes de marbre !---cœurs de bronze , quel modèle pour vous !

Puissent Sulmiste & Sergi , me faire quelque fois des momens aussi délicieux ? ô que la vertu plait ! ô qu'elle a de charmes dans un enfant ! Toujours brillante de sa propre lumière , toujours belle dans tous les âges , elle semble néanmoins acquérir un nouveau lustre à celui là , la candeur , l'aimable ingénuité ,

nuité , font comme deux rameaux à ses côtés , pour ajouter à son éclat.

Je n'aurai rien négligé pour l'inspirer à mes élèves , dès les plus tendres années , & j'aurai eu soin alors d'écarter d'eux , s'il a été possible , jusqu'à l'idée des vices ; mais en avançant en âge , ce feroit les exposer à leurs pièges si on gardoit le même silence ; il faut prudemment leur apprendre à développer , à pénétrer les artifices que travaillent les méchans , & les trames qu'ils ourdissent pour tromper l'innocence ; je leur parlerai donc des maux qui déchirent la société , & je n'en aurai que trop d'occasions. Là c'est une perfidie , une iniquité révoltante ; ici c'est une rapine , là bas c'est une oppression.

Voyez , mon cher Sulmiste , écoutez-moi Sergi , voyez comme on est trompé par les dehors ? Les hommes les plus coupables se couvrent quelquefois du voile de la vertu , & tel en parle sans cesse qui souvent couve dans son sein , la dureté , l'ingratitude , la mauvaise foi , l'iniquité , l'envie ; ce qui semble

vertu n'est souvent que le masque imposant dont les vices savent se cacher pour paroître moins affreux ; l'honnête homme , l'homme de bien est souvent isolé dans un grand cercle ; ne vous laissez pas surprendre par un faux éclat , par des dehors qui en imposent , & ne croyez pas que le plus fastueux soit toujours celui qui puisse mieux soutenir le faste.

Voyez cet homme radieux , cet homme éclatant dans un char doré dont l'approche fait fuir tout le monde : c'est un demi-grand ; il en est dont la vanité accable quelques malheureux & en soutient d'autres , mais la sienne fait mourir tous ceux qui la servent ; son habit est filé du sang de l'opprimé ; les mets sensuels qui couvrent sa table , sont arrosés des pleurs de l'indigent qu'il a fait ; ses gens , ses chevaux , sa maison ne subsistent que de la sueur du malheureux qu'il écrase ; les crimes ne lui coûtent rien , il avale l'iniquité comme l'eau ; l'injustice , l'oppression , cimentent son état & élèvent sa fortune ;---cent infortunés payent son luxe , & en gémissent

fent en secret ; ici c'est un pere qu'il enleve à sa famille , là c'est une tendre mere qu'il fait mourir dans les pleurs , & à l'heure présente , des enfans de votre âge sont prêts à périr de faim , & redemandent à grand cris , le dernier morceau de pain qu'il leur a arraché :-----vous frémissez Sulmiste !-----des larmes coulent de vos yeux , mon cher Sergi , & vos larmes excitent les miennes.----- Mes enfans ! Voilà le fruit du luxe , voilà l'abus du pouvoir ;---le méchant a voulu dévorer une proie , l'homme fort lui a résisté , & il a dévoré le pauvre.



C H A P I T R E X I V.

Des principes de religion.

J'ECARTERAI de mes élèves , avec l'attention la plus scrupuleuse , tous ces hommes dangereux qui ne parlent que de religion , qui la composent d'après leurs passions , & à qui l'imagination fournit chaque jour un nouveau système , ces docteurs insensés qui gâtent le cœur & corrompent le bon sens , ces maîtres fanatiques qui détaillent vingt religions , & qui à force d'en enseigner , n'en laissent pas ; mais ô Dieu ! Que je suis éloigné de vouloir que mes élèves n'en aient aucune !

Que Sulmiste & Sergi , au sortir du berceau , soient exposés à la fureur du lion & du tigre , plutôt que de m'être confiés , si je veux les élever dans l'irréligion ? Abandonnés aux mains sanguinaires de l'ennemi le plus cruel , ils courroient moins de danger qu'au sein d'un ami aussi funeste que je le serois ;

à quoi ferviroit-il que mon zèle les douât de connoiffances humaines , de foibles talens , d'agrémens paffagers, de quelques biens périffables ? Ah combien ils les payeroient chers , fi pour les leur procurer , je les éloignois de la voie du bonheur , fi je les détournois d'un bien qui ne périt jamais , d'un bien que rien n'altère , qui n'est fujet à aucune viciffitude.

Il en feroit d'eux , comme d'un homme en langueur qu'on feroit partir dans le beau tems pour aller recouvrer la fanté , & à qui l'on auroit prefcrit d'arriver à un terme avant la chute des feuilles ; fi fon conducteur est un infensé , s'il ne fait pas prévoir les dangers du retard , il s'amufe , & il amufe le malade en chemin ; celui-ci n'éprouve point encore des maux violens , mais il est engourdi dans une douleur lente qui lui ôte la faculté de preffentir les périls qui le menacent : il en laiffe le foin à fon guide , & fe diftrait avec lui à la vue d'un côteau , d'un vallon , d'une prairie qui les charme , ils s'occupent d'objets

frivoles & perdent des momens précieux ; cependant le tems s'est écoulé , & ils sont encore éloignés de leur terme ; tout-à-coup les frimas , les neiges & les glaçons , rendent impraticables les chemins les plus aisés , & ne laissent autour d'eux , que d'affreux précipices dont l'œil épouvanté n'ose sonder la profondeur ; les voyageurs effrayés rétrogradent , & bientôt le malade plus accablé tombe en accusant , en détestant son coupable & malheureux conducteur.

C'est ainsi qu'un gouverneur aveugle , conduit l'enfant confié à ses soins ; durant les premières années , il ne l'occupe que d'études frivoles , que de vaines connoissances ; il s'amuse , & l'amuse à orner son esprit d'agrémens futiles ; il néglige le tems favorable , le tems où la pente est aisée , où les chemins sont fleuris pour le conduire à la religion. Insensiblement son élève s'est fait homme , il est rendu à lui-même , & bientôt il éprouve les malheurs attachés à cette condition : il cherche un appui pour les supporter avec lui

& n'en trouve pas , il veut de la consolation , & n'en trouve pas encore : il voit la religion , mais il la voit de loin , & les chemins aisés qui l'y auroient mené lorsqu'il étoit enfant , lui semblent aujourd'hui des montagnes escarpées & remplies d'écueils qu'il n'ose tenter de franchir : il se rebute & continue de traîner des jours criminels & malheureux , jusqu'à ce qu'une mort plus malheureuse encore vienne les terminer.

Je fais que les sentimens sont partagés sur la religion , qu'il y a des hommes qui condamnent indistinctement tous ceux qui ne pensent pas comme eux , qui flétrissent même leur caractère , & tel passe pour n'avoir point de religion qui ne diffère qu'en quelques points accidentels de celui qui le condamne & le dénigre.

J'accoutumerai Sulmiste & Sergi à lire dans leur cœur , (*) ils y puiseront l'habitude du

(*) J'ai dit que je travaillerois à en extirper l'amour propre.

bien ; & de quelle force l'habitude n'est-elle pas chez tous les hommes ? Par ce sentier je les ferai entrer dans la voie qui aboutit aux vérités qui doivent faire leur bonheur.

J'ai été long-tems sans vouloir croire que l'esprit d'irréligion fût sincere , j'imaginois toujours qu'il n'étoit que joué , car il est chez tous les hommes une voix qui leur crie sans cesse , *religion , religion*. Mais enfin puisqu'on étouffe cette voix , il n'est pas si facile qu'on le pense , de renoncer à la religion , & le supplice de celui qui l'a abandonnée , est de s'en retracer encore les charmes , lors même qu'il n'en fauroit plus jouir ; son cœur coupable sans cesse pressé entre les regrets & les remords , ne peut échapper au murmure de la conscience , ni aux pointes aiguës du repentir.

La religion est le nœud le plus fort , le plus sacré , le plus respectable ; & c'est en vain que de nouveaux philosophes ont tenté de le briser. La religion approche l'homme de Dieu , elle le fait ami de
Dieu ,

Dieu (*), & avec elle il est sûr que Dieu l'aime. La religion lui prête du courage au milieu de ses peines, & sa tendre main vient effuyer les pleurs qu'il verse.

L'irréligion rend furieux le caractère le plus doux ; la religion adoucit le caractère le plus féroce ; l'irréligion attriste & agite ; la religion calme & égaye ; l'irréligion avilit l'homme au-dessous de la brute : la religion l'élève au-dessus de lui-même ; l'irréligion fait ses vices, sa honte & ses malheurs : la religion fait ses vertus, sa gloire & son bonheur.

Viens donc , viens ô sainte religion , viens & graves en traits de feu dans tous les cœurs, ces vérités que je trace foiblement ici sur un léger papier que le premier vent emportera.

(*) Inter bonos viros ac Deum , amicitia est , conciliante virtute. SENECA.

T A B L E

CHAPITRE I. Du Plan de l'Education.	Page 1.
CHAP. II. De la Naissance de Sulmiste.	6
CHAP. III. Des premiers besoins de Sulmiste.	9
CHAP. IV. Du choix d'un gouverneur.	12
CHAP. V. De ce qui constitue la bonne éducation.	15
CHAP. VI. De l'attachement des enfans.	22
CHAP. VII. Des écoles académiques & de leur origine.	25
CHAP. VIII. Des alimens convenables aux enfans.	30
CHAP. IX. De la connoissance des langues.	36
CHAP. X. Des principes de lecture & d'écriture.	48
CHAP. XI. Des sciences & des talens agréables.	52
CHAP. XII. De l'autorité du gouverneur.	55
CHAP. XIII. De quelle maniere il faut habiller les enfans.	63
CHAP. XIV. Des principes de religion.	76

Fin de la Table.

Imprimé à LONDRES , chez T. R. DELORME,
Dover street Piccadilly.



